

# Marc-Henri chez les Belges

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **79 (1952)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228063>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## Marc-Henri chez les Belges

par Jean des Sapins

*Bien qu'il ait, comme on dit, doublé le cap de la soixantaine, Marc-Henri n'a rien perdu de son humeur vagabonde. Maintenant que son fils a la haute main dans la direction du domaine et que sa femme, la grande Hortense, n'aime rien tant que de tricoter des brassières pour son petit-fils, notre ami Marc-Henri, syndic de Biollens depuis près de trente ans, aime parcourir le vaste monde en compagnie de ses deux amis : Jules au Sapeur et François du Crétêt.*

Ayant fauché les blés, puis les avoines et rentré les premiers regains, ils partirent en auto au début de septembre, alors que le temps se mettait au beau pour un pair de jours. La douane passée à Vallorbe, ils se dirigèrent vers Besançon en descendant les gorges de la Loue puis s'engagèrent dans la route boisée des Vosges. A Nancy, ils s'arrêtèrent sur la place Stanislas où l'affluence était grande. Tandis que Jules au Sapeur et François du Crétêt buvaient un verre de vin de la Moselle, Marc-Henri eut la curiosité de suivre un groupe de touristes qui écoutaient les explications données par un guide. Celui-ci, comme il se doit, faisait un petit cours d'histoire à sa façon, mettant dans un même paquet les ducs de Lorraine, ceux de Bourgogne et les rois de France. A la fin du discours, notre syndic s'approcha du guide et lui dit :

— D'accord avec ce que vous dites, mais il faut compléter votre histoire en rappelant qu'ici même en 1477, et en plein hiver, les Suisses battirent Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et ne reçurent pas un pouce de territoire pour prix de leur victoire.

— Et l'argent promis par le roi, fit le guide, qu'en faites-vous ?

— Il n'a jamais été versé, rétorqua Marc-Henri. Vous nous le devez encore !

Et il eut un éclat de rire triomphant.

Comme le soir tombait, ils arrivèrent à Metz.

— Ici, dit Marc-Henri, j'y suis venu en 1913, quand j'étais élève de l'École d'agriculture. Nous avons visité l'Alsace et la Lorraine. Il y avait alors des poses de casernes et partout, dans les rues, dans les cafés et sur les places, des casques à pointe et encore des casques à pointe. Autant, je vous le dis, que de

vers blancs quand on fait les labou-  
rages de printemps. Et puis il fallait  
tenir sa langue, cré nom de sort, et ne  
pas arborer une cravate bleu, blanc,  
rouge. Un soir qu'on rentrait à l'hôtel,  
un peu plus gais que d'habitude, un  
loustic se mit à siffler les premières  
notes de la « Marseillaise ». Ah ! bon  
Dieu de bon Dieu, nous voilà entourés  
de policiers aussi féroces que des can-  
nibales. Après discussion, et parce qu'on  
était des étrangers, on finit par nous  
laisser rentrer à notre hôtel.

Puis, après avoir jeté un coup d'œil  
sur la place de la Gare où l'on ne voyait  
pas un uniforme, il ajouta :

— Heureusement que tout a changé !

Il faisait nuit lorsqu'ils arrivèrent à  
Luxembourg. Le lendemain, à la pointe  
du jour, ils firent le tour de cette jolie  
ville aristocratique, s'arrêtèrent un ins-  
tant devant le palais grand-ducal et  
mirent le cap vers les Ardennes, en par-  
courant, en sens inverse, la route que  
suivit l'armée du général Patton qui  
libéra la France et la Belgique. Jules  
au Sapeur se mit à contempler les bor-  
nes kilométriques que jalonnent cette  
« voie sacrée » tandis que François du  
Crétêt, bercé par le roulement de la  
voiture, s'enveloppait dans une couver-  
ture pour mieux dormir.

Les Ardennes ! Pays boisé et vallonné,  
rappelant à s'y méprendre notre Jorat.  
Pays où les forêts giboyeuses s'étendent

à l'infini, coupées qu'elles sont par des  
prairies où apparaissent ici et là quel-  
ques fermes.

— Tiens, dit Marc-Henri en réveil-  
lant François, on va arriver au lac de  
Bret !

Après s'être frotté les yeux, François  
regarda un instant le paysage puis se  
replongea dans son sommeil. Quant à  
Jules au Sapeur, il aurait bien voulu  
séjourner une semaine ou deux dans  
cette contrée. Son vieil instinct de bra-  
connier se réveillait à mesure que l'on  
s'enfonçait dans cette vaste forêt où il  
aurait volontiers tendu des pièges et  
essayé son fusil de chasse. Mais ber-  
nique ! On n'est pas chez soi, c'est-à-  
dire dans ce bon vieux Jura où l'on  
connaît tous les terriers, toutes les pistes  
et tous les sentiers de traverse.

Au sortir de la forêt, on aperçoit  
Dinant sur la Meuse. Le fleuve est large.  
Les falaises rocheuses qui le bordent  
donnent un charme unique au paysage.  
Les chalands s'en vont au fil de l'eau  
et la ville, avec son unique rue, s'al-  
longe sur l'espace étroit situé entre la  
berge et les rochers. Ville commerçante  
et active qui a souffert du passage des  
armées au cours de deux guerres et  
dont un monument rappelle le souvenir  
des martyrs de la barbarie allemande.

De Dinant à Namur, la route longe  
le fleuve et la vie est intense sur les  
deux rives. François du Crétêt sort de  
sa léthargie pour admirer le pays. Voici

## CRÉDIT FONCIER VAUDOIS

auquel est adjointe la CAISSE D'ÉPARGNE CANTONALE garantie par l'Etat

*Prêts hypothécaires et sur nantissement*

*Dépôts d'épargne et par obligations*

*Garde et gérances de titres — Safes*

Namur au pied de sa citadelle dominant le confluent de la Sambre et de la Meuse. Pour embrasser d'un seul coup d'œil cet immense paysage, on monte jusqu'au haut de cette citadelle. De l'esplanade, on aperçoit, dans toute son étendue, la ville étagée sur la colline occidentale, tandis qu'à l'est, la Meuse poursuit son cours vers le nord, entre ses hautes falaises.

Après avoir contemplé le vaste horizon, Marc-Henri se tourna vers ses compagnons et leur dit :

— C'est là qu'a été jouée pour la première fois la marche militaire « Sambre et Meuse ».

Puis mettant la main sur l'épaule de François du Crétêt, il ajouta :

— Te souviens-tu, durant les mobs de 1914 à 1918, quand le général Wille venait nous inspecter, la fanfare, pour le saluer, jouait la marche de « Sambre et Meuse ». Il écoutait en faisant une drôle de tête cette musique welche. Il paraît que le major du bataillon à qui

il demandait le nom de cette marche lui avait répondu :

— « Aar et Sarine », mon général !

Au delà de Namur c'est la descente. La voiture roule sur une magnifique route, toute droite, bordée d'arbres. Des plaines, encore des plaines à perte de vue.

Après avoir parcouru une vingtaine de kilomètres en direction de Bruxelles, Marc-Henri qui tenait le volant, ralentit et déclara :

— Regardez-moi cette route, large, droite, nette, sans une bosse, avec piste pour vélos et trottoir pour piétons. Ah ! je voudrais voir notre chef du Département des travaux publics rouler par ici pour étudier l'équipement routier. On croit qu'on sait tout et qu'il n'y en a point comme nous. Eh bien ! cette fois, nous voilà proprement enfoncés.

Et appuyant sur l'accélérateur, il repartit. La voiture roula sur une autostrade à travers la célèbre forêt de Soignes, puis brusquement la plaine réapparut et quelle plaine : Waterloo !

## La BOITE AUX LETTRES des abonnés

*Nous avons reçu la lettre suivante de notre fidèle collaborateur Fridolin :*

Mon cher Conteur,

C'est toujours avec plaisir que je lis les articles de M. Ch. Montandon et celui de ton numéro de novembre : « Eau, patois et lieuxdits » m'a paru particulièrement instructif et fort plaisant. Oserais-je lui demander, afin de compléter ses intéressants renseignements, si le mot « oche » (Dent d'Oche, Ouchy) n'est pas, lui aussi, apparenté avec l'aqua latine, ce qui me paraît vraisemblable. Dans certaines régions du pays, on appelle *ogine* le canal de planches conduisant l'eau du ruisseau sur la roue à eau du moulin ou de la

scierie.

Le nom de l'eau, disait, sauf erreur, le Doyen Bridel, varie d'après les fontaines, c'est dire qu'il change d'une localité à l'autre.

Il me souvient d'avoir entendu dire — mais il y a déjà bien longtemps — qu'Évolène signifiait « eau douce » (aqua = avoa = evoe : eau, lenis : douce) et que le non moins charmant village d'Yvonand, anciennement orthographié Yvonant, tirait son nom du fait qu'il est sis au bord du lac de Neuchâtel (Ivoué) à l'endroit où la Menthue (nant) s'y jette sans beaucoup de bruit. Toutefois rien, dans ses armoiries, ne trahit cette origine.

Ces deux étymologies me paraissent plausibles : seraient-elles toutes deux admissibles.

*Fridolin.*